

Floriane Zaslavsky est docteure en sociologie de l'EHESS et sociologue à la délégation à la Stratégie et à la Recherche de la BnF. Ses thèmes de recherche sont au croisement de la sociologie des médias et des mouvements sociaux, tandis que ses terrains d'enquête s'inscrivent essentiellement dans le monde indien. Elle poursuit ses recherches sur les impacts sociaux des NTIC, et travaille notamment sur la construction et la circulation des savoirs à l'ère numérique.

Mots-clés : Inde – mouvement social – Internet – ethnographie – netnographie

Étudier le déploiement en ligne de la lutte des Dalits, le récit d'une double ethnographie

Floriane Zaslavsky,
Bibliothèque nationale de France

Un jour de février 2014, vingt-quatre heures après que j'eus posé un pied sur le tarmac de l'aéroport international Indira Gandhi, la chance m'a souri. Elle a pris les traits d'un homme d'une petite cinquantaine d'années, de passage à New-Delhi. Peu de temps avant mon arrivée, lui et moi avions convenu par mail d'un rendez-vous : nous nous retrouverions devant le temple de Hanuman qui jouxte Connaught Place, gigantesque cercle d'arcades blanches au cœur de la mégalopole. Quelques minutes après mon arrivée, la batterie de mon téléphone a rendu l'âme. Une heure a passé. Puis il est arrivé, vêtu d'un longue *kurta* et d'une veste à col Nehru. Il venait d'acheter du *paan*¹, qu'il a mastiqué à bord du *rickshaw* qui nous emmenait vers Karol Bagh. L'homme, que j'appellerai dans ce texte Anoop, avait habité quelque temps dans ce quartier populaire et marchand situé au nord-ouest de la ville, avant de déménager pour Lucknow, « plus tranquille et accueillante » que la capitale, où il m'a confié avoir été la cible d'injures et ne plus se sentir en sécurité, particulièrement depuis la naissance de ses filles.

Anoop est un militant particulièrement actif en ligne, qui se définit comme un « activiste médiatique *dalit* ». « Activiste médiatique », car il investit prioritairement les médias numériques. « *Dalit* », car il lutte pour le respect et la reconnaissance des droits de centaines de millions de personnes traditionnellement désignées comme « intouchables », mises au ban de la société indienne et encore aujourd'hui victimes de violences et de discriminations. L'enquête que je débutais alors portait précisément sur la façon dont l'essor d'Internet en Inde était susceptible d'avoir une influence sur la forme contemporaine de ce mouvement social. Anoop a fondé une plateforme qui se trouve être l'une des adresses les mieux référencées du réseau militant, que j'avais repérée en naviguant sur le web, depuis mon bureau parisien. Il s'agit d'un site d'archivage régulier de la liste de diffusion qu'il anime. Celle-ci comptait plus de vingt mille membres actifs à travers le monde en 2014, et je m'y étais rapidement abonnée de façon à recevoir sa revue de presse quotidienne. Anoop est un ancien journaliste.

¹ - Le *paan* est un mélange d'épices, de noix d'arec et parfois de tabac, enveloppé dans des feuilles de bétel. Très populaire en Asie du Sud, cette préparation est mâchée avant d'être, le plus souvent, recrachée.

Après avoir quitté son emploi, il a mis à profit ses réseaux académiques et médiatiques pour diffuser à grande échelle des articles de presse (entre quatre et six par jour) qui évoquent le sort de ces populations, des rapports d'ONG ou des publications de blogueurs engagés.

Cette rencontre a été l'un des éléments fondateurs d'un terrain hybride qui s'est poursuivi pendant plus de trois ans. Elle m'a, en effet, ouvert les portes de l'un des réseaux militants les plus actifs du pays, facilitant considérablement la construction d'un terrain sur lequel je m'engageais à tâtons. L'enjeu central de ma démarche était de suivre sur le territoire indien un maillage d'acteurs particulièrement actifs en ligne et d'analyser l'articulation entre ces deux espaces de mobilisation.

Cet article présentera succinctement le mouvement *dalit* et les principaux axes de la recherche qui ont présidé à l'élaboration de cette « politique de terrain » particulière (Olivier de Sardan, 1998), avant de revenir de façon détaillée sur sa particularité : une ethnographie double en ligne / en Inde, porteuse de nombreux enjeux épistémologiques et méthodologiques. Les transformations contemporaines du mouvement ne seront qu'esquissées, l'objectif premier étant d'exposer en quoi elles ont déterminé l'adoption d'une telle méthodologie.

Un engagement en mutation et un nouveau format d'enquête à cheval sur deux espaces-temps

Le mouvement étudié œuvre à la reconnaissance des droits des populations rejetées du système traditionnel des castes, émanation des textes sacrés de l'hindouisme encore prégnante dans l'ensemble de la société indienne. Les membres de ces groupes, longtemps désignés comme « intouchables », sont aujourd'hui plus de 160 millions en Inde (*Census of India*, 2011)² et continuent d'être les victimes de violences et discriminations. Les luttes pour l'émancipation de ces populations, que l'administration désigne aujourd'hui comme des « castes répertoriées », sont anciennes et varient d'une région à l'autre. Elles reposent en effet sur des communautés inégalement réparties sur l'ensemble du territoire indien, qui ne partagent ni la même langue³ ni la même histoire. Malgré les fractures stratégiques et idéologiques susceptibles d'en découler, les militants partagent une même cause : le respect de leurs droits. À l'instar d'Anoop, celles et ceux qui sont investis dans ce combat se désignent aux côtés des communautés pour lesquelles ils luttent comme des *dalits*, un terme dérivé du sanskrit, qui signifie « opprimé », « brisé ». *Dalit* s'impose ainsi comme un mot porteur de sens, témoignant d'un retournement de stigmatisme et d'une volonté de réinvestissement d'une histoire à travers le langage (Zelliot, 2001). Dans sa forme contemporaine, le mouvement correspond à ce que Nancy Fraser désigne comme les « contre-publics subalternes » (Fraser, 1990) : des groupes qui comptent des centres et ramifications multiples, sont traversés par des courants divers et évoluent à la marge de l'espace dominant des représentations.

² - Le dernier recensement officiel de la population indienne remonte à 2011. Le nouveau recensement, initialement prévu en 2021, a été reporté sine die en raison de la pandémie de Covid-19.

³ - La Constitution reconnaît 22 langues officielles, tandis qu'on estime que 325 langues sont parlées au sein de la fédération indienne, par 5633 communautés (Banerjee et al., 2005 : 145).

À l'aune de ce cas indien, l'enjeu de mon enquête était de comprendre les formes et mutations contemporaines de mouvements contraints d'évoluer dans les marges de l'espace public, en considérant le rôle qu'y joue l'essor des usages numériques. Bien que le taux de pénétration d'Internet reste relativement faible en Inde (34 % de sa population bénéficiaient d'un accès au réseau en 2019⁴), sa croissance y est rapide, avec un taux de progression annuel moyen de 40 % sur la décennie 2010. Les espaces numériques se sont ajoutés depuis le tournant des années 2000 à un environnement médiatique déjà très dynamique, transformé dans les années 1980 et 1990 par l'explosion de la presse papier⁵ (Jeffrey, 2000). Ces espaces, non régulés par les *gate-keepers* traditionnels (journalistes ou éditeurs qui filtrent, anglent et hiérarchisent les discours), ont offert de précieux outils à une partie du mouvement, influençant ses modes d'expression et sa visibilité dans l'espace médiatique. En ligne, le réseau militant *dalit* s'est structuré en tuilage, chaque innovation sociotechnique du web entraînant de nouveaux modes d'appropriation par les acteurs militants, sans pour autant effacer les précédents (Lecomte, 2011)⁶. Les blogs ont succédé aux listes de diffusion, avant d'être eux-mêmes supplantés par l'usage des réseaux sociaux. Plusieurs transformations en ont découlé. De nouvelles actions collectives ont émergé, de nouveaux circuits d'informations militants se sont développés à une échelle nationale et internationale, des plateformes comme YouTube ont été investies pour constituer des bases d'archives et consolider *in fine* une mémoire collective.

Une illustration remarquable de cette multimodalité a eu lieu au printemps 2016, après le suicide de Rohith Vemula, un jeune chercheur issu de ces communautés. La mort du jeune homme a en effet déclenché un mouvement de protestation d'ampleur nationale qui a débuté sur le campus de son université à Hyderabad, dans le sud du pays. L'envergure de cette mobilisation étudiante a contribué à renouveler l'intérêt académique pour la socialisation politique des jeunes sur les campus indiens (Martelli et Garalyte, 2019). Elle éclaire par ailleurs les usages du numérique dans ce contexte militant. Les manifestations de toute sorte et les conférences initialement organisées à l'université centrale de Hyderabad ont été relayées et largement commentées sur les plateformes : sur les pages Facebook de syndicats étudiants, les pages personnelles de militants influents, ainsi que sur des chaînes YouTube. L'ensemble de ces actions en ligne a contribué à la viralité du mouvement et à son essaimage sur d'autres campus, notamment celui de la Jawaharlal Nehru University⁷ de New-Delhi. En outre, la captation et la publicisation en ligne de ces actions ont permis de constituer une base d'archives de la mobilisation. Ce dernier aspect de l'investissement des espaces numériques est primordial pour un mouvement dont il ne reste que peu de traces écrites, comme le rappelait le fondateur d'une chaîne YouTube militante particulièrement suivie : « Mon idée est uniquement de garder une trace des

⁴ - Cette mesure repose sur les indicateurs de la banque mondiale.

⁵ - On y dénombre 7850 quotidiens et près de 15 000 périodiques – anglophones, hindiphones, ou en langues vernaculaires (Jeffrey, 2000).

⁶ - Voir les travaux menés par Romain Lecomte sur la structuration en ligne et par vague successive de l'opposition au régime de Ben Ali, qui est une bonne illustration de ce type de développement.

⁷ - Cette université de renom a l'un des plus grands campus du pays, au sud de Delhi. Elle a longtemps été l'un des hauts lieux de socialisation politique des étudiants indiens.

personnes qui sacrifient leur vie, et de les mettre en ligne. (...) Personne n'a enregistré Ambedkar⁸ pendant ses discours. J'ai réalisé qu'on devrait faire des enregistrements. Pour empêcher aussi que les discours soient manipulés⁹. »

Cet activisme médiatique porte peu à peu ses fruits. Les représentations du mouvement et des communautés qu'il défend ont évolué dans l'espace médiatique avec, par exemple, une diminution relative des discours strictement victimaires tenus au sujet des castes répertoriées. Enfin, cela a aussi eu un impact sur les dynamiques internes aux milieux militants. Les modes d'accès aux espaces numériques en Inde, puis les dynamiques du web y ont abouti à l'émergence de nouvelles figures de proue (Zaslavsky, 2023). Elles incarnent une nouvelle « élite militante » (Granjon, 2018)¹⁰. Ces changements dans la structuration interne du mouvement ont donné lieu en son sein à de nouvelles querelles de légitimité (qui a le droit de parler au nom de qui ?) et de nouveaux modes de gestion des dissensions internes (Zaslavsky, *op. cit.*). Ces thèmes se sont imposés comme sujets de discussions et de débats depuis la fin des années 2010, notamment sur la scène académique indienne (Mehta, 2018 ; Thakur, 2020). Pour saisir les contours de ces changements, un rapide voyage dans le temps s'impose.

Quand j'arrivai à New-Delhi pour mon enquête à l'hiver 2014, l'approche netnographique était encore relativement peu mobilisée, en particulier dans l'étude de mouvements subalternes. Mon objet d'étude pouvait étonner. En témoigne la réaction déconcertée d'un collègue, qui s'interrogeait : « En admettant que 80 % des *dalits* n'ont même pas accès à l'électricité, comment veux-tu qu'internet change quoi que ce soit ? ». Cette question rhétorique correspondait de fait à ma problématique et y répondre impliquait une méthodologie adaptée. La nécessité d'une ethnographie en ligne s'est vite imposée pour saisir les dynamiques qui traversaient alors les espaces numériques ; cependant, il importait aussi de dépasser la surface brillante des écrans. Il fallait aller à la rencontre de ces nouveaux « activistes médiatiques », afin de comprendre la façon dont le réseau s'est structuré, de connaître l'histoire de leur engagement en ligne, d'avoir accès aux représentations qu'ils ont de ces nouveaux médias, mais aussi de saisir ce qui les lie par-delà les hypertextes et la manière dont ils articulent engagement en ligne et hors ligne.

Arjun Appadurai a proposé un concept clé pour comprendre ces mutations : celui d'*ethnoscapes*, soit les « paysages d'identité de groupe [qui] ont cessé d'être des objets anthropologiques familiers » à l'ère numérique (Appadurai, 2005 : 91). La mobilisation d'une notion aussi ancienne peut surprendre : Appadurai l'a proposée il y a plus de vingt ans, une antiquité si l'on considère la rapidité avec laquelle évoluent les plateformes et le dynamisme des humanités numériques. Les enjeux qu'elle recouvre sont pourtant toujours opérants, quelles qu'aient été les évolutions des outils sociotechniques du web. Il s'agit ici de capter

⁸ - Homme politique, juriste, principal architecte de la Constitution indienne de 1951, et leader de la cause des « intouchables ». Lui-même appartenant à l'une de ces communautés (la caste des Mahars), il n'a eu de cesse de lutter pour la reconnaissance de leurs droits. C'est, entre autres, à son initiative que la pratique de l'intouchabilité sera décrétée anticonstitutionnelle dans la nouvelle fédération indienne.

⁹ - Entretien réalisé à Hyderabad en décembre 2014.

¹⁰ - Une autre notion à laquelle il est bon de se référer est celle de « technoélite » proposé par Merlyna Lim dans le cadre du travail fondateur qu'elle a mené dès la fin des années 1990 en Indonésie

¹¹ - Comptabilisant le plus grand nombre de liens entrants.

les mutations de l'ethnoscape *dalit* alors que le numérique offre de rassembler au sein de ce mouvement des groupes qui ne sont « plus étroitement territorialisés, ni liés spatialement, ni dépourvus d'une conscience historique d'eux-mêmes, ni culturellement homogènes » (*ibid.*). Or ces changements ne sont désormais accessibles à l'ethnographe que par la mise en place d'un terrain se déployant sur deux lieux aux logiques parfois antagonistes : l'espace numérique et l'arène physique des luttes sociales.

Dans *Internet, an Ethnographic Approach*, reconnu comme la première ethnographie traitant des effets d'Internet sur un espace géographique (en l'occurrence l'île de Trinidad), Daniel Miller et Don Slater ont exploré les différents espaces en lien avec l'utilisation du réseau – des forums en ligne aux cybercafés, en passant par les maisons familiales. Ils ont montré combien Internet génère un environnement socialement construit et un usage territorialement inscrit, loin de la caricature d'un espace sans lieu (Miller et Slater, 2000 : 4). Internet n'implique pas la constitution d'une sphère close, menant une vie autonome en périphérie du monde social physique. La réalité même des usages du réseau tient aux articulations qui relient ces deux espaces. L'ethnographie double rend possible l'étude de ces articulations, mais comporte plusieurs défis.

Quel que soit le terrain dans lequel elle s'inscrit, l'enquête relève avant tout « d'une question de "tour de main" [qui] procède à coups d'intuition, d'improvisation et de bricolage » (Olivier de Sardan, 1995 : 3), soit de techniques qui ne peuvent être maîtrisées qu'à force de pratique, une fois intégrés les codes de la bienséance locale. L'une des difficultés inhérentes à l'ethnographie en ligne / hors ligne est justement d'assimiler les règles de deux mondes reliés l'un à l'autre, bien que distincts : soit, ici, le territoire de déploiement des militants *dalits* en Inde et celui de leurs actions et représentations en ligne – blogs, réseaux sociaux, messageries instantanées. Cela suppose pour l'ethnographe de répartir son attention entre deux espaces-temps, en plus d'exiger une bonne maîtrise des différentes règles et voies d'accès aux terrains.

Les enquêtes ancrées dans un territoire sont le plus souvent délimitées dans le temps : que l'on reste trois mois ou deux ans, elles sont bornées par une arrivée et un départ qui engendrera toujours son lot de frustrations. La pratique de l'ethnographie en ligne se singularise quant à elle par une disjonction espace-temps, qui autorise sa pratique à tout moment et en tous lieux ou presque – d'où la difficulté à la circonscrire et la tentation de repousser indéfiniment son bornage chronologique. Les principales étapes de mon enquête et ses ruptures méthodologiques illustrent les apports des deux espaces et leur complémentarité.

La période d'octobre 2013 à mars 2014 a été consacrée à un travail netnographique exploratoire. Mes observations en ligne ont permis de réaliser une première cartographie du web *dalit* et d'en identifier les acteurs les plus influents. Ces figures nodales du réseau correspondaient aux administrateurs des plateformes les plus visibles, soit les plus citées en ligne¹¹. J'ai rencontré une partie d'entre eux (parmi lesquels Anoop) lors de la deuxième phase de terrain, qui s'est déroulée au printemps 2014, à New-Delhi. Les entretiens semi-directifs menés avec eux au cours de ces semaines d'enquête en Inde ont fourni des informations cruciales concernant leurs parcours personnels, l'histoire de leur engagement

individuel et/ou collectif en ligne et la chronologie de la construction du réseau militant en ligne. Ce séjour m'a également permis de saisir l'importance du lien entre activité en ligne et engagement hors ligne pour ces militants, loin de l'image des « clicactivites » (Morozov, 2011) déconnectés des enjeux de terrain. Au contraire, leurs discours ont corroboré l'idée d'une articulation permanente entre actions collectives et « actions connectives » en ligne (Pleyers, 2013). Par exemple, pour des étudiants *dalits* issus de milieux ruraux, les espaces numériques permettent de donner de la visibilité à des actions militantes locales portées par leur communauté auprès d'un public urbain et universitaire. En miroir, découvrir en ligne des mobilisations en cours ou passées dans des districts éloignés est une source d'inspiration pour de futures actions, nourrissant une culture militante commune par-delà les limites des campus. De plus, la répartition des acteurs militants sur le territoire indien et leurs liens d'interconnaissance me sont apparus au cours de ces quelques semaines : autant d'informations inaccessibles en ligne. De retour en France, j'ai poursuivi un travail de veille en ligne jusqu'à mon retour en Inde, d'octobre 2014 à février 2015. Ce séjour a été beaucoup plus mobile que le précédent, me permettant de rencontrer les figures de proue du web *dalit* installées ailleurs qu'à la capitale, au nord et au sud du pays. La poursuite de mon ethnographie a été l'occasion d'affiner ma compréhension des rapports que ces militants entretiennent aux plateformes numériques et des lignes de fractures qui les séparent. Enfin, ces rencontres m'ont donné accès à des espaces fermés et accessibles par cooptation, comme des boucles WhatsApp ou des groupes Facebook privés. Ces derniers se sont révélés particulièrement riches. Une fois que j'ai été de retour en France à l'hiver 2015, ils ont d'ailleurs capté la majeure partie de mon travail d'observation en ligne, en offrant un accès privilégié à des débats internes, la construction à l'œuvre de discours militants et des relais d'actions collectives à venir.

Au printemps 2015, j'avais décidé d'arrêter mon netnographie. En effet, la quantité de données récoltées sur différentes plateformes, puis archivées sous forme de captures d'écran et de relevés sémantiques, semblait suffisante. Par ailleurs, cette période marquait la fin d'une controverse qui avait agité le contre-public *dalit* en ligne. Certaines de ses figures avaient pris à parti quelques mois plus tôt une célèbre autrice incarnant à leurs yeux « l'élite brahmanique ». L'analyse de cette polémique, de son développement par vagues depuis des blogs militants jusque dans la presse nationale indienne, devait être le point d'orgue de mon travail. L'embrasement qui a suivi le suicide de Rohith Vemula au début de 2016 et le rôle clé qu'y a joué le web *dalit* ont changé la donne. Il semblait impensable de ne pas intégrer ce cas d'étude, tant il cristallisait des dynamiques centrales entre groupes militants, entre espaces numériques et physiques. Elles m'étaient partiellement accessibles désormais grâce aux espaces en ligne auxquels j'avais accès. Le contact maintenu à distance via des réseaux sociaux avec des enquêtés a de plus permis de suivre leur engagement au cours de ces mois de mobilisation. La possibilité d'étirer le bornage d'une enquête est donc un luxe permis par l'ethnographie en ligne. Il s'agit cependant de manier celle-ci avec précaution, pour ne pas risquer de se perdre dans des masses de données quotidiennement renouvelées.

Le web : nouvelle ressource clé des généalogies militantes

L'ethnographie double est marquée par des va-et-vient quasi permanents entre les deux espaces. La présentation chronologique de cette méthode a cependant permis de scinder l'enquête en différentes phases. La première s'est donc déroulée exclusivement en ligne, du fait de la distance géographique qui me séparait de mon objet d'étude. Elle a été strictement exploratoire. Parfois ponctuée d'échecs, ma démarche a consisté à collecter des informations sur l'origine et la formation progressive du réseau militant *dalit* sur Internet. Il a fallu avancer à tâtons, en lançant des requêtes par mots-clés sur des moteurs de recherche, sur des sites d'actualités et sur les réseaux sociaux susceptibles d'héberger une activité militante. Chaque mot-clé choisi était lié au milieu *dalit*, à la fois au mouvement, à ses actions collectives et ses slogans, mais aussi à certaines de ses figures historiques¹². L'inscription à des listes de diffusions, les demandes d'ajouts – rejetées ou acceptées – à des groupes Facebook, le suivi de comptes Twitter¹³, les *recherches archéologiques* menées sur des sites et forums m'ont permis d'appréhender les réalités de ce terrain.

Le terme « archéologie » n'est pas anodin. Du point de vue de la pratique, il recouvre les heures d'errance motivées par une foi dans les algorithmes et la sérendipité du web pour trouver les traces des premiers occupants militants *dalits* de cet espace. Ce travail a notamment reposé sur des outils comme les archives du web et leur *wayback machine*. Lancée en 2001, cette plateforme rend accessible à tout internaute des clichés instantanés de pages web archivées par l'organisation Internet Archive, dont la mission de collecte a débuté dès 1996. Naviguer sur cette machine à remonter le temps m'a par exemple permis de retracer l'évolution de l'architecture de blogs militants appartenant à mon corpus. Des observations de cette nature offrent un éclairage précieux sur la manière dont les prises de parole ont été cadrées, thématiques au fil des ans. Une session après l'autre, j'ai vu combien chaque élément issu de la mémoire du web peut receler une richesse inespérée, en ce qu'il constitue la marque fossile d'activités abandonnées il y a plusieurs années au gré de l'extension ou de l'éclatement d'un réseau d'acteurs. Un article de blog signé, un lien vers un site extérieur, la mention d'un campus universitaire ou un appel à manifester dans une localité précise sont autant de fragments constitutifs d'une chronologie militante. Ces fouilles m'ont ainsi permis de cerner distinctement les périodes d'investissement des espaces numériques¹⁴ par le mouvement et les modes d'expression qui y étaient associés (textes, témoignages, images), depuis le début des années 2000 (2003 étant la première année à partir de laquelle je trouvais la trace d'un blog fondateur), jusqu'au tournant des années 2010, correspondant à l'avènement des réseaux sociaux, au premier rang desquels Facebook¹⁵.

¹² - Notamment tout ce qui entoure la figure tutélaire de Bhim Rao Ambedkar (1891-1956).

¹³ - Twitter (depuis devenu X) était alors relativement peu investi par les militants *dalits*. Encore aujourd'hui, il ne s'agit pas de la plateforme d'expression politique de prédilection pour les militants.

¹⁴ - La mise au jour de la formation de ce réseau « en tuilage » telle qu'évoquée plus haut.

¹⁵ - Différentes modalités d'investissement de cette plateforme existent dans la sphère militante *dalit* : des profils publics uniquement consacrés aux discours militants, des profils privés mêlant discours militants et partages d'expériences quotidiennes décorrélées d'un quelconque engagement, pages publiques, groupes privés tournés vers la discussion et l'échange d'argument, groupes publics plus généralement utilisés pour partager des informations.

Outre des connaissances historiques, le web comme espace de recherche a permis une analyse sémantique de la littérature et des discours militants : textes publiés sur des sites, blogs ou forums, statuts et commentaires d'utilisateurs sur les réseaux sociaux ont ainsi été étudiés. Dans cette démarche, il est primordial de conserver des captures d'écran au cours de chaque session d'observations en ligne. D'abord, pour en garder une trace qui est l'équivalent de photos, de croquis ou de notes de terrain ; ensuite, pour servir de repères iconographiques pour des lecteurs éloignés de ces terrains à l'heure de la restitution ; enfin et surtout, par la conscience de la nature éphémère de ces espaces, qu'un clic suffit à transformer en document. Leur géographie et les outils techniques qui s'y déploient sont en constante mutation. D'ici quelques années, un site comme Facebook sera en friche, ou bien aura été marqué par tant de vagues de micro-innovations et de transformation d'usages qu'il en sera méconnaissable. L'ethnographie du web rejoint, par cet aspect, un geste historiographique.

Le dernier apport majeur de cette exploration à distance a été de faire émerger un premier découpage méthodologique du mouvement en trois familles d'acteurs. Les éléments que je pouvais alors déceler sont les suivants.

Le premier type d'acteurs repéré était des fédérations d'organisations non gouvernementales, chargées de la mise en place et du suivi de programmes qui visent les populations des castes répertoriées, promeuvent leur développement et leur autonomisation, garantissent le respect de leurs droits et donnent de la visibilité à leur cause. Issues de l'élargissement de la société civile indienne dans les années 1980 (Ray et Katzenstein, 2005), ces organisations bénéficient de financements nationaux et internationaux – par le biais d'ONG partenaires, d'associations ou d'acteurs privés. Leurs sièges sont installés à New-Delhi et elles s'appuient sur des relais locaux implantés dans plusieurs États, essentiellement dans le nord du pays. Elles s'organisent selon une structure verticale de management et de transmission de l'information, et leurs dirigeants – *dalits* eux-mêmes – sont des interlocuteurs réguliers des autorités gouvernementales. Chacune incarne une tendance distincte au sein du mouvement *dalit* contemporain : l'une tournée vers la scène domestique et promouvant de nombreuses initiatives locales, relayant des textes en langue vernaculaire, l'autre vers l'international et s'insérant dans des réseaux de défense des droits de l'homme et de lutte contre le racisme à l'échelle globale.

Les syndicats étudiants ont été la deuxième catégorie d'acteurs repérés en ligne. En effet, les universités indiennes sont depuis longtemps le terreau d'importantes mobilisations sociales (Martelli, 2017), et plusieurs organisations portées par des étudiants *dalits* à destination de camarades membres de ces communautés ont éclos sur des campus. À l'automne 2013, j'ai ainsi détecté sur Facebook quatre organisations étudiantes, grâce à leurs pages particulièrement actives sur le réseau : deux à New-Delhi et deux à Hyderabad, au sud du pays. Ces quatre organisations représentaient un intérêt particulier pour cette enquête. Elles sont relativement anciennes, s'étant constituées à partir du milieu des années 1990 à l'exception d'une seule, formée au milieu des années 2000. De plus, elles sont sujettes à un *turn-over* important du fait de leur ancrage universitaire : culture, stratégie de communication et de mobilisation sont susceptibles d'y évoluer rapidement, au fil des promotions d'étudiants qui s'y succèdent. Ces syndicats offraient ainsi une fenêtre ouverte sur l'évolution des

moyens de communication et de mobilisation parmi les militants étudiants. Ils sont enfin un point de contact primordial avec la génération émergente d'activistes, pour qui l'utilisation du web tend à s'inscrire dans une pratique plus quotidienne de construction du discours et de l'identité militante¹⁶.

La troisième et dernière catégorie à rejoindre cette typologie exploratoire a été celle des militants *pure players*. À l'instar d'Anoop, leurs discours sont publicisés sur Internet, sans qu'ils soient manifestement affiliés à une organisation ou un syndicat. Trois moyens ont été mobilisés pour identifier leurs plateformes : une recherche simple par mots clés dans un moteur de recherche, le suivi de liens mis en ligne sur des pages et forums préalablement repérés, enfin leur mention au fil de conversations entre utilisateurs sur des groupes militants en ligne ouverts. Ces activistes ont tous créé leur propre média numérique, qu'il s'agisse d'une liste de diffusion, d'un site d'information et de débat, d'une chaîne YouTube, ou plus simplement d'une page ou d'un profil Facebook public et exclusivement consacré à l'activité militante.

Mener cette ethnographie en ligne avant d'arriver en Inde a contribué à défricher une partie du terrain. Cependant, le versant numérique de ce travail n'a en réalité pas été aussi clairement délimité dans le temps. Sur trois ans, il a permis de voir évoluer la taille et l'influence de certaines plateformes, mais aussi la teneur des discours qui y ont été développés. Dans la première période de préparation du terrain, cette observation m'a aidée à apercevoir l'histoire de ce réseau militant, le degré d'influence de ses acteurs et les liens qui existent entre eux. Enfin, de façon très pratique, cela a permis de lister les premiers interlocuteurs à contacter une fois le pied posé sur le sol indien, annonçant une approche en réseau et l'élaboration de passerelles entre espaces en ligne et hors ligne.

En Inde : rentrer dans l'arène physique des luttes

Les traces laissées sur le web par les internautes semblent précises. *Likes*, commentaires, mentions d'un autre utilisateur ou, de façon moins visible, *les logs*¹⁷ enregistrés par les interfaces qu'ils consultent : une multitude d'informations peuvent être enregistrées et analysées. Sans démarche ethnographique *ad hoc*, elles ne suffiront pourtant pas à appréhender la signification que les internautes accordent à leur activité en ligne (Nouvellet *et al.*, 2017). Or il était primordial d'avoir une approche compréhensive de l'investissement des outils sociotechniques du web par les activistes *dalits*. De quelle façon ont-ils débuté leur carrière militante ? Quand et comment ont-ils commencé à utiliser Internet ? Sont-ils également actifs hors ligne et, le cas échéant, de quelles façons s'articulent leurs activités militantes sur ces deux espaces ? Ces questions ont été au cœur de mon ethnographie en Inde. Il s'agissait de mettre à l'épreuve des hypothèses que les explorations en ligne avaient permis de formuler au sujet de la construction chronologique du mouvement et de la typologie de ses acteurs.

¹⁶ - Au milieu des années 2010, certains s'exprimaient aussi sur Twitter mais accordaient à cette plateforme une importance moindre, se contentant d'y relayer le discours produit sur une autre plateforme.

¹⁷ - Les logs de connexion sont des fichiers auxquels ont accès les détenteurs de serveurs ou de site web, dans lesquels sont archivées toutes les connexions-utilisateurs au serveur du site en question. Plusieurs informations parmi lesquelles l'adresse IP, l'heure et la durée des connexions, ou le contenu des requêtes sont ainsi conservées.

L'approche réticulaire de ce travail, consistant à suivre le réseau militant, a finalement été rendue possible par un effet boule de neige lancé par mes premières rencontres sur le terrain. Dès les premiers jours, le choix de la double ethnographie a payé. Les acteurs contactés sur Internet ont constitué la principale porte d'entrée vers les données qualitatives nécessaires à l'enquête. Soixante-cinq entretiens semi-directifs ont été réalisés, cinq groupes de discussions animés et des dizaines d'heures d'observation directe effectuées entre février et avril 2014, puis d'octobre 2014 à février 2015. Les lieux de la recherche se sont déplacés au gré des rencontres et des ponts que chacune de celles-ci construisait vers d'autres militants. De Delhi à l'État du Maharashtra, puis à Hyderabad, et enfin au nord du pays, dans la ville de Lucknow (voir carte ci-dessous), cette itinérance a fait apparaître la diversité des discours, des affiliations idéologiques et des stratégies d'intégration à l'espace public défendues au sein du contre-public *dalit* actif en ligne.

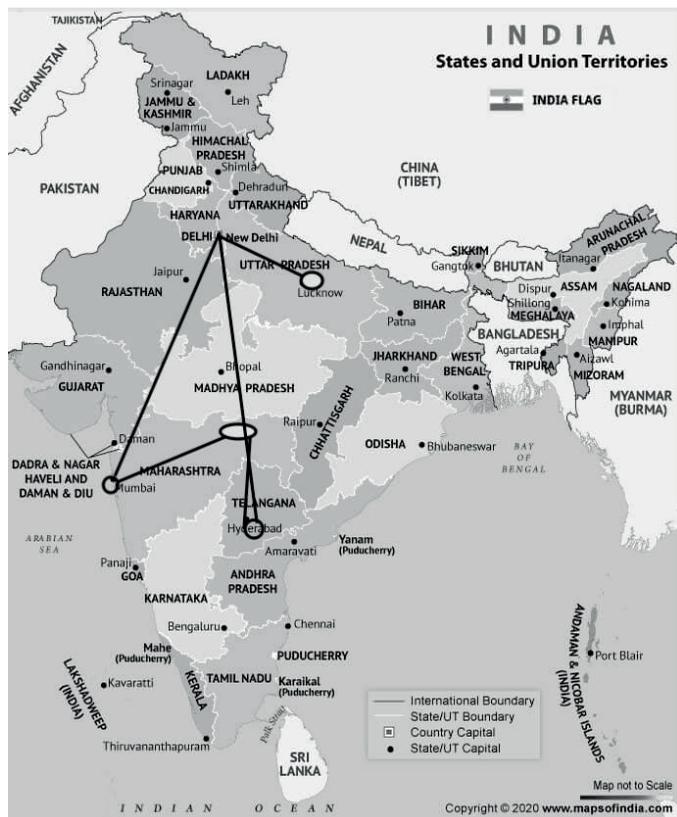
Anoop a été ma première porte d'entrée sur le terrain. J'ai ensuite dû me frayer un chemin dans le milieu militant. Compte tenu de son âge et de son parcours, ses recommandations m'ont dirigée vers des profils particuliers : des personnes de sa génération qu'il a côtoyées à Delhi dans les années 1980. Parmi elles se trouvaient les fondateurs des fédérations d'ONG repérées en amont de mon arrivée. Les rencontrer a eu un premier effet d'entraînement. Les ONG étant organisées suivant une structure hiérarchique officielle, y rentrer par les directions a permis par la suite de m'entretenir avec l'ensemble de leurs salariés et une partie de leurs bénévoles. Il est apparu que le web sert essentiellement de vitrine à ces structures. Elles y promeuvent leurs programmes auprès d'un public national et international.

Il importait par conséquent de diversifier mes sources sur la base des groupes d'acteurs identifiés en ligne. J'ai pour cela mobilisé plusieurs types de contacts, qui ont tous témoigné des liens forts qui rattachent les mondes en ligne et hors ligne. Les pages et les groupes Facebook publics m'ont permis, par un message privé envoyé à leurs administrateurs, de rentrer en contact avec les syndicats étudiants basés à Delhi. J'ai par

Fig. 1 - Géographie du terrain réalisé en Inde, entre le printemps 2014 et l'hiver 2015

© Floriane Zaslavsky (2023)

Légende : La ligne correspond à la route de terrain empruntée lors de ce travail, suivant l'ordre chronologique suivant : Delhi –Mumbai (février- avril 2014), puis Delhi-Mumbai-Nagpur et ses environs-Hyderabad-Delhi-Lucknow (octobre 2014-février 2015).



la suite bénéficié du réseau intersyndical étudiant : des liens interpersonnels existant entre les syndicats de Delhi et ceux basés dans la ville de Hyderabad m'y ont entraînée. Enfin, la grande majorité des *pure-players* repérés au cours de l'ethnographie initiale (tous sauf un) a été contactée par l'entremise de militants actifs sur le web *dalit* rencontrés sur le terrain et qui les connaissaient personnellement. La construction géographique du terrain s'est ainsi faite au gré de l'éclatement du réseau en ligne, qui semblait se retrouver dans la dispersion physique de ses acteurs. L'importance de suivre le réseau a motivé la mobilité de ce travail. Le terrain commande sa propre géographie.

Apprendre à maîtriser sa présence en ligne

L'approche mixte a été un atout de taille pour me rapprocher du mouvement. Les militants fréquentés au cours de longs entretiens semi-directifs ou de journées d'observation ont pour beaucoup été enclins à me présenter leurs camarades de lutte. Ces rencontres se sont aussi révélées décisives pour le reste de l'ethnographie en ligne, en me permettant d'accéder à des espaces numériques « fermés » – des groupes Facebook et des boucles de conversations sur l'application WhatsApp qui seraient autrement restés clos et qui se sont révélés être des ressources précieuses en tant qu'espaces numériques de constructions de discours et de débats internes.

La présence de l'ethnographe entraîne d'inévitables dommages collatéraux : les réactions et ajustements qu'elle provoque (Devereux, 1980). Les acteurs sociaux lui apparaîtront-ils jamais tels qu'ils sont en « eux-mêmes » ? Terrible aporie que celle du chercheur sur son terrain. L'ethnographie du web se révèle ici une véritable manne, car elle ouvre une fenêtre sur des versions moins perturbées, quoique médiées par l'écriture et l'image, des interactions sociales. En effet, des communautés en ligne où se déploient des échanges et discussions sont accessibles au chercheur sans trahir sa présence. Être acceptée au sein de groupes militants exclusifs sur Facebook m'a ainsi permis d'observer des débats, des publications et des commentaires qui sont autant de points de vue soumis à discussion, sans jamais être vue. Cette pratique offre un éclairage microsociologique aux discours militants, dès lors que l'on mobilise l'analyse des cadres, entendue ici comme l'analyse des « processus discursifs qui se déroulent dans le groupe et permettent d'aligner les interprétations biographiques des membres sur la perspective du mouvement » (Cefaï, 2007 : 29). Cette approche vise à décrypter les processus d'alignement à l'œuvre entre les individus et le groupe. La prise en compte de ces interactions aide à cerner ce qui se joue dans la « dramaturgie des actions collectives » (Cefaï et Trom, 2001 : 60) qui accompagne les dynamiques de publicisation. En l'occurrence, les groupes Facebook peuvent être considérés comme des contre-publics subalternes (Fraser, *op. cit.*) à petite échelle, fonctionnant comme des espaces d'activation des cadres et susceptibles d'avoir un écho dans l'espace public dominant.

Le web recèle de nouveaux espaces d'exploration ethnographique, de dialogues et d'observations. Ces dernières peuvent être facilitées par la possibilité offerte à l'ethnographe d'être (quasi) invisible aux yeux du groupe observé, une fois qu'il ou elle y a été accepté(e). Cependant, il ne faut pas oublier que toute présence en ligne laisse des traces. Or ces dernières peuvent compliquer les relations avec certains enquêtés.

Il est fréquent que les militants les plus actifs en ligne et influents mènent une rapide enquête préalable à chaque nouveau contact, de façon à savoir avec qui ils s'apprêtent à interagir. Cela s'explique par les menaces avec lesquelles ils doivent composer, formulées par certains de leurs ennemis idéologiques (le plus souvent des nationalistes hindous). Plusieurs interlocuteurs m'ont ainsi expliqué avoir fait une recherche en ligne à mon sujet, pour déceler les traces d'un engagement politique éventuel, ou estimer le sérieux de mon enquête. Lorsqu'il s'agissait de nouveaux « amis » sur Facebook, ils pouvaient avoir accès aux informations relativement peu nombreuses et/ou intimes de mon profil. J'ai appris à mes dépens que certaines publications en ligne mal maîtrisées peuvent porter préjudice au chercheur.

En décembre 2014, la rédaction sur une page publique d'un statut Facebook me visant personnellement a, par exemple, constitué une épreuve du fait de l'importance de la chaîne YouTube¹⁸ de son auteur, qui lui confère une influence majeure dans ce réseau. Sans me nommer précisément, il m'a consacré un texte cinglant, après avoir vu des photographies prises lors d'un rassemblement *dalit* à Mumbai, où je m'étais rendue avec un ami photographe (lui-même marathi¹⁹, mais de haute caste comme son nom l'indiquait sur son profil Facebook) pour documenter au mieux la journée. Ce dernier avait publié sur son profil une partie de ses images, « m'identifiant » sur deux d'entre elles où j'apparais distinctement. Étant mon « ami » sur le réseau social, le YouTuber en question y a eu accès. Re-contextualisons rapidement cette journée : il s'agissait d'une importante commémoration pour le mouvement *dalit*, dans un parc au cœur de la ville, dont le périmètre était gardé par des policiers. Aucun appareil photo ou caméra n'y était autorisé, sous couvert de lutte contre le terrorisme. Nous étions finalement parvenus à rentrer par un accès secondaire, après que mon acolyte eut caché son appareil photo dans son pantalon. Le militant avait été moins chanceux et l'entrée lui avait été totalement interdite. Il portait ce jour-là une caméra imposante, ce qui l'a sans doute privé de l'accès au site. Peu après que les deux photographies sur lesquelles j'apparais ont été mises en ligne, il s'est fendu d'un statut acerbe dénonçant la discrimination au faciès dont il aurait été la victime :

Ça me met en colère de voir que dans notre pays, être blanc et porter un jean vous permet d'entrer dans une célébration ambedkariste, quand des gens comme moi se font rejeter. Peut-être que je n'ai pas la peau assez blanche ou que je ne suis pas suffisamment à la mode ?

Une dénonciation peu réaliste dans le cadre d'un événement dont les participants étaient très majoritairement des villageois pauvres, pour la plupart amenés en bus par des groupes militants locaux. Je lui ai envoyé un message pour lui expliquer la façon dont j'avais réussi à rentrer sur site avec un appareil léger. Il n'a pas répondu, mais a supprimé son statut. Nous n'avons plus eu aucun contact. J'ai par la suite ajouté un paramètre privatif sur mon profil Facebook afin de pouvoir maîtriser les publications sur lesquelles j'apparais, désormais soumises à ma validation.

Il importe toujours pour l'ethnographe de maîtriser son agir hors ligne autant qu'en ligne pour éviter de voir se fermer les voies d'accès à certains interlocuteurs ou pans de terrain. Le web 2.0

¹⁸ - La page Facebook relayant les activités de sa chaîne YouTube était alors suivie par un peu de moins de 56 000 profils.

¹⁹ - Du Maharashtra, état méridional de la fédération indienne dans lequel se situe Mumbai.

est un espace « en clair-obscur » (Cardon, 2008), dans lequel chaque utilisateur peut modeler le degré de visibilité qu'il donne à l'identité numérique qu'il se crée. Cela doit constituer un point d'attention pour celles et ceux qui y mènent l'enquête. Il s'agit d'y faire preuve de réflexivité quant à son agir en ligne, tout en gardant à l'esprit que l'activité numérique étudiée n'est qu'un versant d'une réalité sociale complexe, sans cesse articulée aux espaces et identités hors ligne. Telle est la principale condition de la réussite de toute ethnographie double.

Les enquêtes qualitatives menées à la fois en ligne et hors ligne m'ont permis de suivre les articulations contemporaines de l'activisme médiatique. En reliant les plateformes numériques à l'arène physique du militantisme dans un va-et-vient permanent, une nouvelle génération de militants *dalits* amplifie l'écho de leur lutte et participe d'une culture politique partagée à l'échelle du pays. La netnographie ouvre de surcroît une fenêtre passionnante sur la généalogie d'un mouvement en ligne. D'une part, elle permet un travail d'archives qui éclaire l'évolution des modes de prises de parole au fil des évolutions techniques des plateformes et les étapes de construction d'un réseau. D'autre part, elle rend accessibles les discours militants, qui s'élaborent sur des espaces numériques fermés aux outsiders. Cette méthode n'est pas exempte de défis, liés à la disjonction des espaces d'enquête. Outre un rapport différent au temps, la porosité en ligne des espaces publics et privés, personnels et professionnels, appelle une certaine vigilance. Ces barrières (plus ou moins friables selon les terrains) s'estompent, entraînant un rapport nouveau entre enquêteur et enquêtés. Ainsi, ces derniers peuvent à leur tour « étiqueter » l'enquêteur par une brève recherche en ligne, ce qui complexifie les rapports entre le chercheur et son terrain.

L'approche netnographique est vouée à se développer, en particulier dans l'analyse des mouvements sociaux. Elle apporte des renseignements précieux sur l'évolution de l'identité de groupe *dalit* à l'ère digitale, témoignant à nouveau combien Internet est loin d'être un « espace sans lieu » (Miller et Slater, *op. cit.*), terreau d'un engagement décorrélé des enjeux de terrain. La jeunesse militante *dalit* en est l'illustration. Mais il importe de toujours resituer cette activité dans un environnement plus vaste. Si l'impact des outils numériques est non négligeable, ils ont avant tout été investis par une « technoélite » (Lim, 2006) anglophone et éduquée, précédant le développement d'un web vernaculaire tourné vers des communautés *dalits* régionales.

Les méthodes netnographiques permettent finalement de penser les nouvelles hiérarchies induites par le web et de poser une problématique centrale : sur les espaces numériques dont l'horizontalité a longtemps été fantasmée, les subalternes peuvent-ils réellement parler ?

Références bibliographiques

Appadurai A.,

2005, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot (édition originale en anglais, 1996).

Banerjee P. et al.,

2005, *Internal Displacement in South Asia: The Relevance of the UN's Guiding Principles*, New Delhi, SAGE Publications.

Cardon D.,

2008, « Le Design de la Visibilité, un essai de typologie du web 2.0 », *Réseaux*, 6 : 152–93.

Cardon D. et Granjon F.,

2010, *Médiactivistes*, Paris, Sciences Po, les Presses.

Cefaï D.,

2007, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Paris, La Découverte.

Cefaï D. et Trom D. (dir.),

2001, *Les formes de l'action collective : mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Devereux G.,

2012, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion (édition originale en anglais, 1967).

Fraser N.,

1990, « Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy », *Social Text*, 25/26 : 56-80.

Granjon F.,

2018, « Mouvements sociaux, espaces publics et usages d'Internet », *Pouvoirs – Revue française d'études constitutionnelles et politiques*, 164 : 31-47.

Jeffrey R.,

2000, *India's newspaper revolution: capitalism, politics, and the Indian-language press, 1977-99*, New York, St. Martin's Press.

Lecomte R.,

2013, « Expression politique et activisme en ligne en contexte autoritaire, une analyse du cas tunisien. », *Réseaux*, 181 : 51-86.

Lim M.,

2006, « Cyber-Urban Activism and Political Change in Indonesia ». *Eastbound Journal*, 1 : 1–19.

Martelli J.-T.,

2017, « JNU is not Just Where you go, it's What you Become », *Everyday Political Socialisation and Left Activism at Jawaharlal Nehru University (JNU)*, New Delhi., Londres, King's College, thèse de doctorat.

Martelli J.-T. et Garalyté K.,

2020, « Generational Communities: Student Activism and the Politics of Becoming in South Asia », *South Asia Multidisciplinary Academic Journal* [En ligne], 22. Mis en ligne le 21 avril 2020, consulté le 6 mai 2024. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/samaj/6486>.

Miller D. et Slater D.,

2000, *The Internet: an ethnographic approach*, Oxford/New York, Berg.

Nouvellet A. et al.,

2017, « Analyse des traces d'usage de Gallica : une étude à partir des logs de connexions au site Gallica. » [Rapport de recherche] Télécom ParisTech, Bibliothèque nationale de France.

Olivier de Sardan J-P.,

1995, « La politique du terrain », *Enquête*, 1 : 71-109.

Olwig K. et Hastrup K. (dir.),

1997, *Siting culture: the shifting anthropological object*, Londres/New York, Routledge.

Pleyers G.,

2013, « Présentation – Militantisme en réseau », *Réseaux*, vol. 181, no. 5 : 9-21.

Ray R. et Katzenstein M. (dir.),

2005, *Social movements in India: poverty, power, and politics*, Lanham, Rowman & Littlefield.

Spivak G.,

1988, « Can the subaltern speak? », in Nelson C. et Grossberg L. (dir.), *Marxism and the interpretation of culture*, Londres, MacMillan Education : 271-313.

Thakur A. K.,

2020, « New Media and the Dalit counter-public sphere », *Television & New Media*, 21 (4) : 360-375.

Zaslavsky F.,

2019, *Mouvements sociaux et internet en Inde : stratégies de visibilité médiatique et d'intégration à l'espace public. Le cas du mouvement dalit*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, thèse de doctorat.

Zelliot E.,

2001, *From Untouchable to Dalit. Essays on the Ambedkar Movement.*, Delhi, Manohar.

Articles de presse et publications non scientifiques

Indian Census,

2011, <https://censusindia.gov.in/census.website/>.

Mehta P. B.,

2018, « The new Dalit challenge », *The Indian Express*, 24 janvier 2018.

Morozov E.,

2011, *The net delusion, how not to liberate the world*, Londres, Penguin.

Résumé

Le mouvement *dalit* est un mouvement social indien qui œuvre à la reconnaissance des droits des populations rejetées du système traditionnel des castes et longtemps désignées comme « intouchables ». Les membres de ces groupes sont aujourd'hui plus de 160 millions en Inde et continuent d'être les victimes de violences et discriminations. Avec le développement d'Internet et des outils numériques, une nouvelle élite militante s'est peu à peu constituée parmi eux, au cours des deux dernières décennies : plus urbaine, éduquée et tournée vers ce qu'elle définit comme « l'activisme médiatique ». Cet article propose de revenir sur une ethnographie double menée entre 2013 et 2018, à la fois en ligne et sur le terrain, auprès de ce nouveau réseau militant, qui s'est constitué dès l'aube des années 2000. Il présente cette pratique de terrain itérative et multi-située, à cheval entre les espaces numériques et l'arène physique des luttes sociales en contexte indien. L'articulation entre approche généalogique en ligne (archives) et ethnographique (observations et entretiens en ligne et hors ligne) s'y révèle particulièrement riche. Elle a en effet permis de mettre au jour la construction à l'échelle nationale et sur près de quinze ans d'un réseau d'activistes, qui a renouvelé les répertoires d'action collective du mouvement *dalit*. Cette contribution présente la façon dont ces renouvellements ont été étudiés, sans omettre les défis que comporte la pratique des sciences sociales à distance : des traces laissées en ligne par l'ethnographe au difficile bornage chronologique d'un terrain qui peut sembler à portée de main.

Abstract

The Dalit movement is an Indian social movement working for the recognition of the rights of people rejected from the traditional caste system and long designated as “untouchables”. Today, there are over 160 million members of these groups in India, and they continue to be the victims of violence and discrimination. With the development of the Internet and digital tools, a new activist elite has gradually emerged among them over the past two decades: more urban, educated and focused on what it defines as “media activism”. This article looks back at a dual ethnography conducted between 2013 and 2018, both online and in the field, with this new activist network, which was formed at the dawn of the 2000s. It presents this iterative, multi-sited field practice, straddling digital spaces and the physical arena of social struggles in the Indian context. The articulation between online genealogical (archives) and ethnographic (online and offline observations and interviews) approaches is particularly rich. Indeed, it has enabled us to uncover the construction of a nationwide network of activists over nearly fifteen years, which has renewed the collective action repertoires of the Dalit movement. This contribution presents the way in which these renewals were studied, without overlooking the challenges involved in practicing social science at a distance: from the traces left online by the ethnographer to the difficult chronological demarcation of a field that may seem within reach.

¹ - Cette recherche a débuté par le projet pilote intitulé *Les mondes intermédiaires des Kayapó*, approuvé dans le cadre de l'appel à projets Pro-Doctor/UFPA (2020). Elle a été réalisée dans le cadre d'un autre projet plus vaste. Le premier, intitulé *Projet des Médias Kayapó* (CNPq 478393/2009-1 – chercheur principal Glenn H. Shepard Jr.), et le second, *L'évolution de l'influence des médias au Brésil : une étude longitudinale et multi-sites des médias électroniques et numériques* (NSF #1226335 – Richard Pace et Conrad Kottak ; CNPq Proc. AEX n° 002150/2012-3 ; Portaria MCT n° 55/1990). Ce dernier a bénéficié d'un financement international complémentaire de la Middle Tennessee State University en 2020 (FRCAC). Ces initiatives peuvent donc être considérées comme des promotrices directes du projet actuel, *Observatoire Interinstitutionnel sur la Cyberculture*, financé par CNPq (Processus 420933/2022).